Reçu les 3 fasc. 6.

DISTRIBUTION

DES PRIX

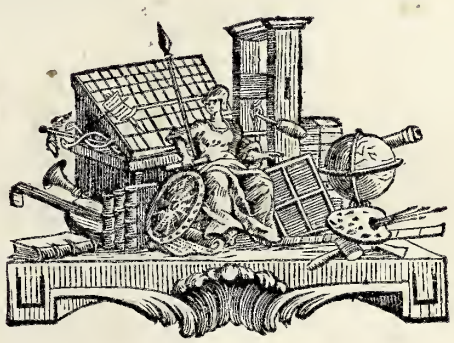
10 fasc. VI

DE L'ÉCOLE CENTRALE DU DÉPARTEMENT
DE LA CÔTE-D'OR,

27 VIII 98

EN L'AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Cart
folio
Fre
9701
no. 21



A DIJON,
DE L'IMPRIMERIE DE L. N. FRANTIN.

An VI.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PROCÈS-VERBAL

DE LA

DISTRIBUTION DES PRIX,

FAITE A L'ÉCOLE CENTRALE

DU DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR,

Le 10 fructidor an 6 de la République française.

LES cours annuels de l'École centrale du Département de la Côte-d'Or étant terminés, l'Administration centrale s'est rendue, le 10 fructidor an 6 de la République française, dans la grande salle de l'École, pour distribuer aux Élèves les récompenses dues à leurs succès.

L'Administration municipale de la commune, avec les Élèves des Écoles primaires, qu'elle avoit couronnés le matin, et leurs Instituteurs, les Tribunaux civil, criminel et de commerce, l'État major de la division, et les Officiers du bataillon en garnison, s'étoient déja réunis à l'Administration centrale.

Le cortège, précédé et suivi d'un détachement de Carabiniers, a trouvé, à la porte de la salle, les Professeurs, qui l'ont reçu et introduit dans la salle. L'Administration centrale s'est placée sur une estrade, au fond de laquelle étoit un amphithéâtre destiné à recevoir les vainqueurs : au centre et en avant de cet amphithéâtre, une colonne tronquée, sur laquelle étoit ces mots : *la Patrie récompense les talens*, portoit les couronnes qui devoient être distribuées. Les Professeurs se sont assis à la suite des Administrateurs.

Les autres Autorités occupoient des siéges qui leur avoient été préparés vis-à-vis l'estrade.

Des vieillards, parmi lesquels on distinguoit des Vétérans nationaux, glorieux des cicatrices dont ils étoient couverts, et qui avoient fait l'honneur de la fête du jour, étoient placés de chaque côté des Autorités, dans des loges décorées de guirlandes, et au dessus desquelles étoit attachée l'inscription : *honneur à la vieillesse*. Les Instituteurs des Écoles primaires, et leurs Élèves couronnés, étoient assis au bas des Vieillards.

Sur des gradins disposés au fond de la salle, étoient les Élèves de l'École ; et leur grand nombre, en ajoutant une valeur aux prix que plusieurs d'entr'eux alloient recevoir, donnoit une preuve de la réputation que l'École s'étoit déja faite.

Le reste de la salle et les tribunes n'avoient pu contenir tous les citoyens qui s'étoient rendus pour être témoins d'une céremonie aussi intéressante.

Une symphonie d'Hayden en a annoncé l'ouverture :

après son exécution, le président de l'Administration centrale a dit :

CITOYENS,

La marche de la nature, l'ordre de la société, l'établissement des arts, la conservation des individus, sont assujettis à des lois dont la connoissance est, ou nécessaire, ou utile, ou agréable. Plus l'homme a pénétré dans le développement de ces lois, plus il est *instruit;* et plus il en reste éloigné, plus il est *ignorant :* l'ignorance a donc l'effet de laisser l'homme au niveau de l'animal, qui, livré aux seules impulsions de l'instinct, n'a aucune idée raisonnée de ces lois. Sous ce rapport, il seroit possible de prétendre que l'ignorance ne nuit pas réellement au bonheur individuel, et d'établir cette assertion par des exemples. Mais les peuplades qui se civilisent, ne restent pas long-temps dans cet état de simple ignorance ; elles acquièrent des idées vraies ou fausses. Le rapprochement des hommes, l'opposition de leurs intérêts, la distinction nécessaire de Gouvernans et de Gouvernés activent entr'eux toutes les prétentions de l'amour propre. Les opinions qui favorisent ces prétentions, sont bientôt présentées par la ruse ou par la force, comme des vérités importantes, comme des découvertes utiles, et comme des plans avantageux.

Alors les idées les plus erronées, les institutions les plus nuisibles, la législation la plus vicieuse s'introduisent dans la société. Alors les Nations se disent instruites ; mais leur instruction est fausse : c'est l'erreur qui les conduit, et c'est l'erreur qui est la véritable et l'unique cause des malheurs du genre humain. Telle est la nature des idées politiques, religieuses, économiques, et même morales, qui règnent encore sur le plus grand nombre des Nations civilisées du globe.

Dans l'état de civilisation, l'erreur est donc inséparable de l'ignorance, et c'étoit là la seule réponse à faire au paradoxe étonnant

du célèbre auteur d'Émile. Nous sommes plus malheureux par les choses que nous savons mal, que par celles que nous ignorons. Ce n'est pas l'ignorance qui courbe les hommes sous le joug de la superstition, de la féodalité et du despotisme; c'est l'erreur. Ce n'est pas l'ignorance qui souffle le venin de l'ambition, de l'envie, de la haine; qui suscite l'injustice, la mauvaise foi et le crime; c'est l'erreur. Enfin, ce n'est pas l'ignorance qui est tombée de la boîte de Pandore; c'est l'erreur. L'ignorance nous laisse dans les mains de la nature qui nous guide, et quelquefois nous console; mais l'erreur nous en arrache, et nous jette dans un torrent de passions et de calamités.

C'est contre ce fléau qu'il importe aux Nations, qu'il importe aux hommes de se défendre; l'instruction seule leur en donne des moyens assurés. L'instruction, cet élément vivifiant de toutes nos facultés intellectuelles, féconde dans nos ames, avec tous les attraits du plaisir, les germes de la raison, de la sagesse et de la vérité. Quelques réflexions me suffiront sans doute pour vous prouver, citoyens, qu'elle est absolument nécessaire à l'état politique et moral du Peuple français, qu'elle ne reçoit toute l'étendue dont elle est susceptible que dans les Écoles publiques, et que les Écoles connues présentement sous le nom d'Écoles centrales, présentent sur ce sujet les ressources les plus vastes.

Chez les Peuples qui cultivent les sciences et les arts, les hommes s'habituent par la discussion, à la liberté de penser; les caractères s'adoucissent, les esprits s'éclairent par un accroissement de relations, par la finesse du goût, et par le sentiment de l'humanité. Cette maxime : *plus les hommes sont instruits, plus ils sont heureux et libres*, a long-temps été oubliée dans quelques livres de philosophie; mais la justesse en est enfin reconnue, et le grand nombre des citoyens est en état de la comprendre. Les Écrivains peuvent sans danger publier à haute voix que les Gouvernans *théocratiques* ou *monarchiques* ont pour principes de limiter les sciences, et de proscrire celles qui mettent l'homme dans la pleine possession de sa raison. Cette loi prohibitive fut la première de Maho-

met et des autres Législateurs de l'Orient, comme elle a été la principale règle de cette influence que l'Église romaine s'étoit arrogée sur les gouvernemens de l'Europe méridionale.

La France avoit été également asservie par ce systême destructeur. Une guerre, long-temps déclarée à la Philosophie, comprimoit les pensées, en arrêtoit la communication. Cependant la vérité y élevoit de temps en temps son flambeau avec plus de hardiesse que chez nos voisins. Des Auteurs courageux dissipoient les ténèbres, ridiculisoient les préjugés, rappelloient l'homme à la réflexion, et le forçoient à sentir la dignité de son être. Les lumières ainsi répandues, la révolution faite dans les esprits, s'est opérée dans l'état, aussi-tôt que les circonstances en ont facilité le développement. Sous le nom de révolution, gardons-nous de rappeller dans cette enceinte, dans cette solemnité consacrée aux sentimens paisibles de la jeunesse, le souvenir de nos délires anti-sociaux, dans lesquels nous n'avons précisément été plongés, les uns envers les autres, que par le défaut d'instruction et par nos erreurs. C'est à l'Historien seul à s'imposer le devoir d'en tracer le tableau, et de le transmettre à la postérité comme une leçon terrible, prise sur les malheurs d'un Peuple dont les citoyens avoient des intérêts opposés. Sous le nom de révolution, je ne présente ici que le changement de gouvernement et l'adoption de celui qui peut donner à l'homme la jouissance la plus étendue de ses facultés morales et de ses droits; c'est au progrès de l'instruction que nous devons cette heureuse transition, et ce n'est que par ces progrès que nous pourrons en jouir. Les Nations qui ont voulu secouer les chaînes de l'esclavage par la violence et non par la raison, n'ont eu qu'une liberté passagère, troublée par des dissensions et des bouleversemens. Des lois injustes, contraires aux droits de chacun, ont déshonoré leur code, et trop souvent elles ont confondu la tyrannie de plusieurs avec les principes républicains.

Quelle devroit donc être la sollicitude de nos Législateurs pour perfectionner l'instruction, et lui donner cette influence conservatrice de l'état social? Avec quels soins les parens ne doivent-ils pas veiller à

ce que leurs enfans profitent de cette instruction ; à ce qu'ils y puisent les règles de leur conduite morale et civile ! Les uns et les autres ont les motifs les plus puissans pour ne pas perdre de vue cette génération qui, dans quelques années, sera elle-même le corps social, pour vaincre sa paresse naturelle, et pour exciter sa curiosité par le sentiment du besoin de s'instruire.

Les pères qui espèrent atteindre ce but dans la marche seule de l'éducation privée, ont une opinion aussi nuisible à la société qu'à leurs enfans. Puisque ceux-ci sont destinés à vivre sans cesse en contact avec des hommes, on ne sauroit les placer trop promptement dans cette situation, ni présenter de trop bonne heure à leur esprit, à leur cœur, les leçons de l'expérience et des frottemens sociaux ; les isoler, les retenir dans la maison paternelle, même sous les yeux d'un précepteur, c'est s'opposer à leur essor; c'est élever une barrière entr'eux et la société dont ils doivent faire partie ; c'est étendre un voile épais sur le tableau dont la connoissance la plus détaillée leur est nécessaire. En effet, est-ce au milieu des affaires domestiques, au sein des affections particulières, dans le tourbillon des intérêts pécuniaires, que des parens dirigeront le jugement de leurs enfans sur les choses qu'ils voient et sur celles qu'ils entendent? Dans quelle famille les individus qui la composent, règlent-ils assez leur conduite sur leurs instructions ? Cependant l'exemple fait plutôt des imitateurs que la leçon ne fait des prosélytes. En vain s'efforce-t-on d'enseigner aux enfans la probité, la douceur et la patience ; si on laisse échapper à leurs yeux quelque partialité, quelque mouvement de passion, le précepte est sans effet.

Dans les éducations privées, ou c'est la patience qui est en défaut, ou c'est la foible condescendance qui laisse aux mouvemens de la nature leur dangereuse activité. On oublie que les enfans n'ont encore ni nos sensations ni nos idées, qu'ils ne jugent d'aucun objet comme nous. La fausse interprétation que nous donnons à leurs actions, à leurs paroles, leur distribue aussi souvent de puériles éloges, qu'elle leur inflige d'injustes répri-

mandes ; et comme la première idée de justice vient en nous, non de celle que nous devons, mais de celle qui nous est due, il en résulte que les enfans se forment les opinions les plus fausses.

L'éducation des Écoles particulières est exposée aux mêmes dangers que l'éducation domestique. Cependant, plusieurs de ces Écoles méritent sans doute d'être distinguées ; plusieurs ont une réputation méritée, et les Instituteurs en sont aussi recommandables par leurs qualités morales que par leurs talens. L'instruction qu'ils donnent peut être bonne, utile, ingénieuse et savante ; mais elle ne peut avoir ni l'étendue, ni les effets de l'instruction publique. Les jeunes gens n'y trouvent, ni ces nombreuses communications, ni cette diversité simultanée de sciences qui complettent l'éducation. Il y a plus : c'est que l'Instituteur d'École particulière n'est pas toujours libre dans ses principes ni dans ses leçons. Trop souvent, et pour soutenir son industrie, il éprouve malgré lui la nécessité de se plier aux volontés des parens ; d'oublier, par cette condescendance, sa propre dignité ; de tolérer des défauts, et de ne donner ainsi qu'un simulacre d'éducation.

Mais les Écoles particulières les plus dangereuses sont celles qui se maintiennent par une adoption de quelques opinions ou de quelques préjugés qui engagent les parens à y placer leurs enfans. Telles étoient ces pensions spécialement destinées à l'éducation d'une certaine classe d'Élèves. Là, se trouvoit une instruction privée, basée sur des règles dont la principale étoit l'orgueilleuse classification des citoyens.

La révolution a ouvert parmi nous plusieurs Écoles de cette espèce : des pères de famille, encore exaspérés, choisissent pour leurs enfans une éducation analogue à leur ressentiment. Loin de moi l'intention de faire ici des applications personnelles, ni de désigner, soit des localités, soit des individus. Je parle en général de ces Écoles élevées sur un système d'opposition aux principes de notre état politique. C'est là que l'esprit de parti s'alimente et s'entretient ; c'est là que des cœurs, encore novices, sont déja imprégnés du poison de la haine, ou contre les personnes, ou contre les institutions :

c'est là qu'une partie de la génération naissante est viciée par des principes dont elle ne peut juger la fausse application : c'est là que peut-être ses malheurs sont préparés par l'inspiration de cet esprit de résistance qui a été si fatal à ses parens.

Je le demande, quels succès moraux peut-on attendre de ces Instituteurs qui, pour obtenir la confiance, affectent une soumission aussi servile aux volontés d'un parti, ou de ceux dont l'enseignement se traîne, loin des progrès de l'esprit humain, dans les vieilles ruines de nos superstitions et de nos préjugés ; ou de ceux enfin qui, par une exaspération personnelle, semblent donner des leçons de conjuration ! Des éducations aussi viciées ne peuvent être que très funestes, quelle que soit la destinée de l'avenir. Les pères en seront les secondes victimes ; et lorsque l'irritation sera affoiblie, lorsque la raison aura repris son empire, ils verseront des larmes sur leur égarement.

Dans l'éducation publique nous n'appercevons aucun de ces dangers d'Écoles domestiques ou d'Écoles particulières. L'état habituel des Professeurs, les formalités de leur nomination, l'analogie de leurs principes avec les lois, la publicité de leurs leçons, le grand nombre des Écoliers, sont une garantie assurée de leur conduite et de leurs talens. On demandoit à Agésilas, ancien philosophe de la Grèce, ce qu'il étoit d'avis de faire apprendre aux enfans. Ce qu'ils doivent faire étant hommes, répondit-il. Or, cette instruction ne se donne véritablement que dans les Écoles publiques. Il s'établit entre les Élèves une réciprocité de devoirs et une sociabilité qui les habituent à celles qu'ils trouveront dans le monde. Chacun d'eux a le sentiment d'une égalité de droits qui le met au niveau de tous. Chacun sent que pour recevoir un bienfait, il doit lui-même être bienfaisant. Aucun ne veut supporter, ni l'orgueil, ni les injustices d'un autre. La contradiction qu'éprouvent la volonté, les caprices et l'emportement, assouplit les caractères. Aussi distingue-t-on bien ceux qui ont fréquenté ces Écoles, de ceux qui n'ont passé leur première jeunesse que dans l'intérieur de la maison paternelle, ou d'une École particulière. Au moment où ceux-ci entrent dans la société, ils sont

froissés à chaque pas par les obstacles auxquels ils n'étoient point habitués. Ignorant précisément ce qui leur étoit le plus utile, ils se roidissent avec imprudence, ou ils se plient avec bassesse.

Sans doute quelques sujets apportent dans les Écoles publiques l'exemple du vice, et cet exemple est l'objection la plus ordinairement alléguée par les parens. Mais ils ne font pas attention que *le remède est à côté du mal;* que dans cette société d'Écoliers, comme dans celle des hommes, une habitude vicieuse n'est pas long-temps cachée, et qu'elle est condamnée par le plus grand nombre. Saisissant habilement leurs défauts ou leurs ridicules, les Élèves les soumettent à cette critique dont ils font un amusement, et qui est si puissante sur leurs esprits. La crainte de ce blâme général, autant que la crainte des sévères observations du Professeur, font sur le jeune homme une impression plus forte que celle de l'intérêt passager qu'il trouvoit dans l'action dont il avoit l'exemple.

Dans les Écoles publiques tout concourt donc à donner aux jeunes gens, non seulement cette instruction qui orne l'esprit, mais encore cette éducation morale qui leur sera si nécessaire dans leur vie civile et politique; et tel est l'avantage que nous présente l'établissement des Écoles centrales. Les lacunes qui sont encore dans le systême actuel de l'instruction, ne sont relatives qu'aux notions préliminaires; et dès que le jeune homme est parvenu dans ces Écoles, il est au centre de toutes les sciences; il y trouve même celles qui ne sont qu'accidentellement utiles, et qu'il est néanmoins dangereux d'ignorer. S'il ne profite de ses premières études, occupé dans la suite de ses intérêts pécuniaires, et faute de temps ou de goût, il négligera de s'en instruire : heureux, si la vicissitude des événemens ne le met pas dans le cas de gémir de son ignorance! Combien, dans des circonstances récentes, n'avons-nous pas vu d'individus qui, hors de leur patrie, ont regretté de ne pouvoir trouver une ressource dans l'exercice de ces talens que leurs parens avoient follement regardés comme inutiles!

L'inconstance de la fortune semble être prévue dans les Écoles centrales. Elles offrent aux jeunes gens l'enseignement de tous les

arts et de toutes les professions : grammaire générale et particulière, langues anciennes et modernes, éloquence et littérature, histoire et géographie, dessin, peinture et sculpture, mathématiques et astronomie, physique et chymie, politique et législation, toutes les parties de l'histoire naturelle ; enfin toutes les sciences qui peuvent élever l'ame, cultiver l'esprit, orner l'imagination, former le jugement et indiquer les devoirs sociaux. Les principes de la morale sont encore, dans ces Écoles, autant le fruit de l'exemple que des préceptes. L'instruction n'y est pas donnée, comme dans les ci-devant collèges, par une corporation d'hommes isolés dans l'état, dévoués à des vertus stériles. Les Professeurs sont des citoyens attachés à leur pays par les sentimens de père de famille ; à leur place, par la gloire, et non certes par l'intérêt ; aux mœurs, par principes ; à la patience, par habitude.

Tels sont les rapports sous lesquels sont principalement connus ceux qui tiennent l'École centrale de la Côte-d'Or. La réputation de cette École, citée dès long-temps dans toute la République, connue des Législateurs et du Gouvernement, est due à leur zèle, à leur civisme, à leur morale, à leurs talens. Ils savent inspirer à leurs Élèves ce goût pour l'étude qui a toujours distingué nos concitoyens ; ils intéressent par l'émulation, l'amour-propre aux progrès ; ils changent en plaisirs les fatigues du travail, et ils conservent à la commune de Dijon la réputation d'une ville recommandable par la culture des sciences et des arts. C'est en ce jour que vous en avez, citoyens, une preuve bien satisfaisante, puisque c'est en ce jour que vous décernerez les récompenses à leurs Élèves. L'Administration centrale remplira vos intentions avec empressement ; et si l'un de ces devoirs peut adoucir ses difficiles et pénibles travaux, c'est sans doute celui dont elle va s'acquitter.

Au moment où, par des suffrages publics, nous encourageons une génération naissante, nous rendons aux citoyens qui ont précédé cette génération, le tribut d'hommage et de respect qui est toujours dû à la vieillesse : quelles reflexions ne fait pas naître dans les ames sensibles et philosophes, ce rapprochement sentimental ! De ces deux

intéressantes périodes de la vie humaine, l'une offre le tableau de l'espérance, et l'autre celui de l'expérience. La raison des vieillards, mûrie par les faits et par les événemens, forme la boussole du sage. Il n'est pas besoin de lois pour les faire respecter; la nature imprime sur leur front un caractère de vénération; et c'est ce caractère qui, au Canada comme en Chine, les a rendus les premiers magistrats de la morale et de la vertu.

Et vous, jeunes citoyens, songez que c'est déja votre patrie qui jette les yeux sur vous, qui vous engage à la servir. Jouissez des honneurs qu'elle vous rend, des bienfaits qu'elle vous promet. Jouissez de la satisfaction que vous donnez à vos parens, par la perspective d'un utile emploi de votre vie. Plus heureux qu'eux, vous entrez dans une carrière dégagée de tous les obstacles moraux et politiques qui ont rendu leur passage si pénible; ainsi, vous devez faire de plus grandes choses, et les premiers essais de vos forces et de votre intelligence en sont un heureux présage. Sans doute vous n'obtiendrez pas tous le prix de la course, mais les efforts de tous sont dignes d'éloges. La peine et l'application qui n'ont pas leurs succès dans un temps, l'obtiennent dans un autre : il y a toujours beaucoup de gloire à se placer dans l'arène et à se présenter au combat. Recevez, par l'organe de l'Administration centrale, les prix que vous décernent vos concitoyens, comme des témoignages de votre zèle pour l'étude, et de votre amour pour la République.

Le Président ayant terminé son discours, le Professeur d'histoire, chargé par ses collègues de porter la parole, a dit :

CITOYENS,

Si la société honore justement les grands traits de courage et les productions du génie auxquels elle est redevable de sa sûreté, de sa gloire et de son bonheur; elle remplit de même une obligation aussi douce que sacrée, lorsqu'elle en développe le germe

dans le cœur de la jeunesse, par l'attrait des récompenses et des honneurs, et lorsqu'elle dirige sur les aîles de la renommée, vers un but glorieux et sublime, l'activité naturelle au premier âge. Les prodiges que l'émulation a fait naître sont connus de tout le monde, et il est difficile de calculer ceux qu'elle doit produire parmi nous, lorsque les circonstances permettront d'en manier habilement les ressorts. Aucun des temps anciens ne peut entrer à cet égard en comparaison avec celui qui va naître, parce que l'histoire ne cite aucun peuple où l'homme ait été entièrement dégagé, comme il le sera chez nous, des entraves qui s'opposent ordinairement à la culture, aux développemens et à la perfection des talens en tout genre. Si les applaudissemens qu'obtint Hérodote aux jeux olympiques, en y lisant son histoire, firent couler les larmes du jeune Thucydide, et le déterminèrent à suivre la même carrière qu'il a remplie avec tant de succès ; si l'espoir du triomphe forma chez les Romains tant d'habiles généraux ; si l'admiration que la Grèce accordoit aux chefs-d'œuvre des arts, et les honneurs qu'elle prodiguoit à leurs auteurs, produisirent dans son sein tant d'illustres Artistes, qui furent en même temps l'orgueil de leur patrie et la gloire de l'humanité ; si les lauriers, dont le Sénat de Rome ceignit le front de Pétrarque, en inspirant à ses contemporains le goût de la poésie, furent une des causes de la renaissance des lettres ; que ne doit-on pas attendre de cette précieuse émulation, lorsque, non contente de tresser sur la tête des grands hommes la couronne de l'immortalité, elle ira chercher le talent jusques dans les langes du berceau, sous les haillons de l'indigence, lui applanira les obstacles de la fortune, aidera ses efforts de tous les moyens que l'expérience des siècles et les productions du goût ont créés jusqu'à nos jours, applaudira à ses premiers essais, et le conduira par une route semée d'honneurs, au temple de la gloire, à côté des Homères, des Virgiles, des Tacites, des Scipions, des Turennes, des Phydias, des Raphaëls, des Sakespéares, des Newtons, des Corneilles, des Racines, des Voltaires, des Rousseaux, des Montesquieux !

Quoique l'instruction publique soit encore bien éloignée de son

point de perfection, cependant ses premiers essais laissent entrevoir pour l'avenir les plus flatteuses espérances. La justice réclame ici des éloges envers les Administrateurs de ce département, dont le zèle a préservé cet établissement dès sa naissance, de l'allanguissement, de la défaveur, et même de l'abandon, où tant d'autres sont restés au milieu des circonstances difficiles où s'est trouvée la chose publique. Et ce sera sans doute un trait remarquable dans l'histoire d'une commune depuis long-temps célèbre par la culture des belles connoissances que, malgré les éclats et les déchiremens d'une grande révolution, malgré la nullité des ressources d'un gouvernement accablé de charges et de besoins, tant au dedans qu'au dehors, l'instruction publique n'y ait pas vaqué un seul instant. Graces en soient rendues aux soins vigilans d'une Administration patriotique, dont la protection efficace accordée aux lettres dans des temps de détresse, est un augure certain de ce qu'elle fera pour elle dans des momens plus prospères.

Mais quelle que soit l'imperfection actuelle du nouveau système d'instruction, combien n'est-il pas préférable à celui qu'il a remplacé. Digne des temps barbares où il prit naissance, il s'embloit n'avoir pour objet que d'arrêter les développemens de la raison, de dégrader les ames, et d'altérer la constitution physique des individus. Quel est celui de nous qui ne se rappelle avec douleur les longues et précieuses années qu'il a perdues dans les oiseuses et insipides études de l'ancienne éducation ? Que d'efforts d'imagination et de mémoire, pour expliquer ou réciter de longues tirades d'Auteurs grecs ou latins, pour arranger dans sa tête un amas de règles inutiles, arbitraires, et souvent contradictoires, qui offusquoient les charmes de la littérature, comme un nuage épais intercepte les rayons du soleil ! Que de peines ridiculement sérieuses, pour produire d'informes compositions sans idées et sans goût ! Que de pleurs versés gratuitement ! Que de punitions encourues et subies pour s'être ennuyé d'études si peu faites pour plaire et pour instruire ! Quelle déraison acquise en croyant apprendre à raisonner ! Quel servil assujettissement ! Quelle contrainte perpétuelle pour un âge auquel la nature prescrit de l'activité et des amuse-

mens ! Aussi cette pernicieuse routine, loin de favoriser la naissance du talent, en étoit-elle presque toujours le tombeau. Combien d'hommes ont contracté dans ces antres de la pédanterie, et conservent toute leur vie une haine invincible pour toute espèce d'étude et de travail ; ou s'ils se rappellent ce pénible commencement de leur carrière, c'est avec la même horreur que des captifs échappés des fers de Maroc ou d'Alger. Y en avoit-il quelques-uns qui, à force d'application et de dégoût, se distinguassent de la foule ? Qu'étoit-ce que ces prétendus coryphées ? L'esprit hérissé de vaines subtilités, et la mémoire chargée d'une stérile abondance de mots, ils parloient de tout avec une présomptueuse vanité, quoiqu'ils n'eussent d'idées de rien. Car il est si difficile de se persuader qu'on a employé tant de temps et tant de peines en pure perte. Et à moins qu'ils ne se condamnassent à la nullité monastique, il falloit que la nécessité d'appliquer leurs prétendus talens à l'exercice d'une profession, leur apprît, d'une manière humiliante, que toute leur science n'étoit qu'un songe, et les obligeât à recommencer eux-mêmes difficilement, sous peine de demeurer sots toute leur vie, une éducation qui, bien dirigée, n'eût été qu'un amusement pour leur enfance.

Combien l'institution de la jeunesse n'étoit-elle pas plus éclairée et plus sage chez les Grecs et chez les Romains, puisqu'on y voit les citoyens, dès l'âge de dix-huit ans, aborder la carrière publique, et y déployer tour-à-tour, et avec distinction, les talens de politique, d'orateur, d'homme de guerre ; et parce que la santé est en même temps une source intarissable de bonheur, et le principe d'activité de nos facultés physiques et morales ! Avec quelle attention ils savoient unir les exercices gymnastiques aux exercices littéraires, afin de créer en même temps des corps robustes et des ames pensantes ! Sachons cependant admirer et blâmer avec mesure. Sans doute les anciens nous surpassoient dans l'art de former des hommes et des citoyens ; mais on doit convenir que les modernes ont sur eux des avantages qui ne peuvent être contestés, et dont les effets seront sensibles pour tous les yeux, lorsqu'il sera permis de les adapter à l'instruction publique. Les sciences exactes,

la physique, la chymie, l'histoire naturelle, l'art de l'analyse et de la critique, la politique et la morale, ont fait chez nous de vastes progrès, qui ont singulièrement agrandi la carrière des connoissances, et diminué les difficultés qui en défendoient l'accès. Les méthodes en se simplifiant, et les esprits en acquérant de la précision, ont substitué le règne des choses à celui des mots, et mis en quelque sorte la science à la portée de tout le monde. La manie des systêmes qui a inondé l'univers de tant d'erreurs, a fait place à l'esprit d'observation, source unique de la vérité. L'art des expériences, interrogeant habilement la nature, a su lui dérober ses secrets, et les mettre en quelque façon sous les yeux. Au moyen de l'imprimerie et de la gravure, ces deux arts inconnus des anciens, les phénomènes sont devenus, pour ainsi dire, portatifs, et les théories manuelles. De même que l'observation de la nature a banni l'esprit systématique des sciences de raisonnement, la philosophie et le bon goût sauront bannir de la littérature, la déclamation et le faux brillant. L'art des Phydias et des Apelles, qui immortalisa l'ancienne Grèce, qui depuis honora l'Italie, et qui eut chez nous un moment d'éclat sous le règne de Louis XIV, va reprendre une nouvelle vie et un nouveau lustre autour des magnifiques modèles que le génie, la liberté et la victoire ont transportés à grands frais dans la capitale de la France. De vastes bibliothèques, de nombreuses collections de machines et d'objets naturels, forment autant de foyers d'instruction destinés à éclairer les esprits. Il ne manque plus, pour mettre en activité tous ces matériaux, que l'œil vivifiant du gouvernement, fixé encore sur des objets plus instans, et que le règne bienfaisant de la paix, aussi nécessaire aux sciences et aux lettres, que la santé, l'aisance et le bonheur le sont aux jeux, aux graces et aux ris.

Il sera sans doute brillant et fécond en talens de toute espèce, le siècle où tout homme doué d'une intelligence ordinaire, parvenu à l'âge de dix-huit ans, sans efforts et sans tortures, sans rien prendre sur les amusemens nécessaires à cet âge, et, pour ainsi dire, en se jouant, aura parcouru et possédera avec netteté les élémens de toutes les connoissances humaines; et sera par consé-

quent plus instruit que l'homme le plus laborieux et le plus habile ne l'est aujourd'hui à la fin de sa carrière. Que seront en comparaison de ce beau siècle, les âges si célèbres et si honorables pour l'humanité des Alexandres, des Augustes, des Harounalraschid, des Léons X, des Louis XIV? Et ce siècle si admirable, est celui dont l'aurore luit déja à nos regards, et qui va bientôt paroître avec éclat, pour ne plus jamais souffrir d'éclipses.

Un des grands et des plus importans effets de l'éducation républicaine, sera de créer dans la génération nouvelle un caractère et un esprit public, de diminuer insensiblement la puissance de l'intrigue, et de substituer les idées du beau et du grand à celles de la frivolité et du colifichet. Les charges publiques, qui faisoient depuis tant de siècles le patrimoine des familles patriciennes, étoient presque toujours, sous un gouvernement lâche et indifférent, l'apanage de l'apathie ou de la médiocrité. Aujourd'hui que la carrière est ouverte à tous les talens, une émulation vertueuse, imprimant aux ames un ressort salutaire, donnera un nouveau tour aux esprits. Des vues grandes et utiles germeront dans des têtes auparavant occupées sérieusement de bagatelles. La qualité d'homme et de citoyen paroîtra plus honorable que l'orgueilleuse bassesse du métier de courtisan; et pour la mériter, on cherchera à se signaler par des monumens durables de vertu et de patriotisme. Le sentiment du beau, si faussement attribué à des misères, deviendra inséparable de l'idée d'utilité. Examinons en effet par quels titres l'homme riche et puissant aspiroit autrefois à mériter la considération et la popularité. Etoit-ce en décorant les cités de fontaines, d'aqueducs? Etoit-ce en creusant des canaux, en perçant des routes, en coupant des montagnes, en desséchant des marais, en élevant des monumens publics? Non; mais en donnant des bals, des festins, en brûlant de la cire et des lampions, en entretenant dans ses écuries de beaux attelages, dans sa maison un nombreux domestique, en donnant à jouer, en suivant toutes les phases de la mode; en étalant sur sa personne les dorures, les soieries et les dentelles. Parcourons maintenant les bords de la Tamise et du Zuiderzée, où l'éducation et la liberté ont naturalisé dans tous les

cœurs des sentimens mâles et généreux. Nous y verrons une multitude d'ouvrages publics et de monumens utiles, fruits de la munificence des particuliers. Le Hollandois, modeste dans sa personne et dans ses habillemens, et peu recherché dans les superfluités de la table, déploie le plus grand luxe et la plus grande somptuosité dans les choses qui doivent rester après lui, comme les édifices, les ameublemens, les tableaux, les collections rares et précieuses. Aussi l'industrie, l'abondance, l'activité et le bonheur sont-ils, dans ces pays, le partage d'une population nombreuse. Voulons-nous prendre des idées du beau et du grand, nous en trouverons les modèles dans les ouvrages encore subsistans des Romains, qui semblent braver les coups de la fortune et du temps ; nous les trouverons dans le panthéon d'Agrippa, dans le colisée de Vespasien, dans le cirque de Véronne, dans le pont du Gard, dans les arènes de Nîmes, dans l'aqueduc de Ségovie. Ces magnifiques ouvrages, par leur solidité, par leur hardiesse, par leur étendue, par leur destination à des usages publics, et par les sommes et les travaux immenses qu'ils ont dû coûter, attestent le génie d'un peuple qui visoit en tout à l'utile et au grand, et qui mettoit au dernier rang les jouissances stériles et fugitives des choses qui se consomment par l'usage.

Mais reposons-nous sur le temps du soin d'opérer cette révolution morale, et de produire parmi nous de semblables phénomènes, et concentrons nos regards sur la scène qui s'offre en ce moment à notre attention. Jeunes Elèves, objets des plus belles et des plus douces espérances, vous dont les talens, la gloire et le bonheur doivent nous consoler de tout ce que nous avons souffert pour vous transmettre le patrimoine inestimable de la liberté ; le voilà enfin venu ce jour glorieux proposé depuis long-temps à votre émulation comme le soutien et la récompense de vos travaux! Imaginez, si vous le pouvez, une fête plus belle et plus capable de pénétrer vos ames d'un sentiment délicieux. En présence de toutes les Autorités publiques, de ces Vieillards respectables dont la patrie honore aujourd'hui les services et les années, de vos parens, de vos concitoyens réunis pour applaudir à vos succès, vous allez recevoir

les prix destinés aux plus dignes. Ce plaisir, si noble et si délicat pour des ames sensibles, de fixer sur soi les regards et d'obtenir les suffrages d'une nombreuse assemblée, plaisir recherché avec tant d'ardeur chez les anciens, et qui étoit la plus belle récompense et le plus puissant ressort des grandes actions et des grands talens, vous allez en jouir dans toute sa plénitude. Que ceux de vous dont les noms vont être proclamés, se rappellent constamment l'émotion qu'ils auront éprouvée, et que ce souvenir gracieux leur fasse aimer toute leur vie cette gloire qui est la compagne du mérite et de la vertu ; que la palme classique les rende dignes d'obtenir un jour la palme civique. Quant à ceux qui n'auront que l'avantage d'être les spectateurs du triomphe de leurs rivaux, qu'ils se consolent par l'espoir de les imiter et de les surpasser une autre année. Qu'ils se gardent bien sur-tout d'ouvrir leur cœur aux accès de cette lâche envie qui ne sait que haïr stupidement et se traîner dans la poussière ; mais que leur ame reçoive, au contraire, de ce spectacle de gloire, une impulsion généreuse, présage certain de leurs futurs succès.

Les deux discours ont été généralement applaudis.

L'instant de la distribution des prix arrivé, les Professeurs remettent au Secrétaire de l'Administration centrale la feuille de distribution des prix. Il les proclame dans l'ordre suivant. Chacun des Élèves proclamés traverse la salle au bruit des fanfares et des applaudissemens, s'approche du Président, est couronné par lui, et en reçoit l'acolade fraternelle : ceux qui obtiennent des prix, reçoivent en outre des ouvrages analogues aux sciences qu'ils ont cultivées.

DISTRIBUTION DES PRIX.

Le neuf fructidor matin, les Professeurs réunis dans la Salle du conseil, avec les Artistes appellés pour le jugement des ouvrages de Dessin, ont décidé, d'après les concours et les examens des Élèves, que les prix sont adjugés dans l'ordre qui suit :

COURS DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

Professeur, le cit. Antoine CHAMBERLAND.

Le premier prix a été adjugé à Théodore GILLET, *de Dijon*.
Voyage autour du monde, par Anson, 5 vol. in-12.
Le second prix a été adjugé à François DUBARD, *de Dijon*.
Traité des Études, par Rolin, 4 vol. in-12.
Les accessit ont été adjugés à
Pierre GOIN, *de Dijon*.
Bernard LEROUGE, *de Dijon*.
Pierre VILLIERS, *de Dijon*.
Jean FEVRE, *de Dijon*.

Le prix de Mémoire a été adjugé à François BORNE, *de Bussy-le-grand*. Conversation d'Émilie, 1 vol.
Les accessit ont été adjugés à
Jean-Baptiste LEROUGE, *de Dijon*.
Étienne CABET, *de Dijon*.
Bernard LEROUGE, *de Dijon*.

Claude SAGET, *de Dijon.*
Jean-Baptiste COTHERET, *de Dijon.*
Jean-Baptiste GOIN, *de Dijon.*

COURS DE LANGUES ANCIENNES.

Professeur, le cit. Joseph JACOTOT.

PREMIÈRE SECTION.

Le premier prix de Version a été adjugé à Pierre GOIN, *de Dijon.* Jérusalem délivrée, 2 vol. in-12. OEuvres de Rousseau, 1 vol. in-12. Joseph, poëme, 1 vol. in-12.

Le second prix de Version a été adjugé à Mathieu PARIGOT, *de Dijon.* Esprit de la ligue, 3 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à

Charles COUTIER, *de Dijon.*
Louis JANOT, *de Moissey.*
Louis-Joseph RENAUD, *de Dijon.*
Jules BAILLOT, *de Dijon.*

SECONDE SECTION.

Le premier prix de Version a été adjugé à César PUVIS, *de Cuiseaux.* Théâtre des Grecs, par Brumoy, 6 vol. in-12.

Le second prix de Version a été adjugé par égalité à Jean-Baptiste MASTAING, *de Dijon;* et à Philippe LORENCHET, *de Beaune.* Portraits des Rois de France, 4 vol. in-8°. et Chefs-d'OEuvre de Corneille, 3 vol. in-12.

Les accessit ont été adjugés à

Dominique RATHELOT, *de Dijon.*
Jean-Baptiste NAULT, *de Dijon.*
Pierre MÉRANDON, *de Dijon.*
Adrien MATHIEU, *de Dijon.*

Le prix de Mémoire a été adjugé à Adrien MATHIEU, *de Dijon.* Traité des Études, 4 vol. in-12.

Les accessit ont été adjugés à

Jean-Baptiste MASTAING, *de Dijon.*
César PUVIS, *de Cuiseaux.*
Jean ROYER, *de Nuits.*
Pierre GOIN, *de Dijon.*

COURS D'HISTOIRE CIVILE.

Professeur, le cit. Étienne MURE.

Le premier prix a été adjugé à Félix OUDOT, *de Dijon.* Observations sur l'histoire de France, par Mably, 6 vol. in-12.

Le second prix a été adjugé, par égalité, à Robert GILLOTTE, *de Nuits*, et Honoré TARNIER, *de Dijon.* Anecdotes des Républiques, 4 vol. in-8°.

L'accessit a été adjugé à Louis-Joseph SYLVESTRE, *de Luxeuil.*

Le premier prix de Géographie a été adjugé, par égalité, à Auguste Masson, *de Grosbois*, et Jean-Baptiste Mastaing, *de Dijon*. Histoire des Gouvernemens du Nord, par William, 4 vol. et Mémoires de Tott sur les Turcs et les Tartares, 2 vol.

Le second prix a été adjugé, par égalité, à Adrien Mathieu, *de Dijon*, et Jean Fevre, *de Dijon*. Voyage en Amérique, de Chastelux, 2 vol. in-8°. et Voyage en Syrie et en Égypte, de Volney, 2 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à

Jacob Harel, *de Dijon*.
Robert Gillotte, *de Nuits*.
Pierre Goin, *de Dijon*.
François Lamblin, *de Fixin*.
Jean-Baptiste Goin, *de Dijon*.
Louis Janot, *de Moissey*.

COURS DE BELLES-LETTRES.

Professeur, *le cit. Pierre Baillot*.

Le premier prix d'Éloquence a été adjugé à Pierre Boullenot, *de Bligny-sur-Ouche*. Dictionnaire historique des grands Hommes, 8 vol. in-8°.

Le second prix a été adjugé, par égalité, à Antoine-Bernard Tisserand, *de Nuits*, et Robert Gillotte, *de Nuits*. Histoire d'Élisabeth, par Keralio, 2 vol. in-8°. Poétique de Marmontel, 2 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à

Hugues-Ignace Royer, *de Pontailler-sur-Saône.*
Edme-Louis Saverot, *de Dijon.*
Esprit-Aimé Libour, *de Laval.*
Vincent Presevot, *de Premeaux.*

Le premier prix de Traduction a été adjugé à Nicolas Adelon, *de Dijon.* Histoire de l'ancienne Grèce, par Gilliés, 6 vol. in-8°.

Le second prix a été adjugé à Auguste Masson, *de Grosbois.* Les Règnes de Claude et de Néron, 2 vol. in-12. Vies des Orateurs grecs, 2 vol. in-12.

Les accessit ont été adjugés à

Antoine-Bernard Tisserand, *de Nuits.*
Hugues-Ignace Royer, *de Pontailler.*
Edme-Louis Saverot, *de Dijon.*

Le prix de Poésie a été adjugé à Robert Gillotte, *de Nuits.* Œuvres de Boileau, 4 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à

Auguste Masson, *de Grosbois.*
Nicolas Adelon, *de Dijon.*
Pierre Boullenot, *de Bligny-sur-Ouche.*
Edme-Louis Saverot, *de Dijon.*
Antoine-Bernard Tisserand, *de Nuits.*
Esprit-Aimé Libour, *de Laval.*

Le prix de Mémoire a été adjugé à Robert GILLOTTE, *de Nuits*. Œuvres de Jean Racine et de la Fontaine, 4 vol. in-12.

Les accessit ont été adjugés à

Honoré TARNIER, *de Dijon.*
Nicolas ADELON, *de Dijon.*
Auguste MASSON, *de Grosbois.*
Edme-Louis SAVEROT, *de Dijon.*

COURS DE MATHÉMATIQUES.

Professeur, le cit. Pierre RENAUD.

Le prix d'Analyse, Mécanique, Calcul différentiel et intégral, a été adjugé, par égalité, à Lazare PERRIN, *de Dôle, département du Jura*, et Antoine FLORINIER, *de Langres, département de la Haute-Marne.* Voyages de Cook, 10 vol. in-8°. Récréations mathématiques d'Ozanam. Histoire des troubles de l'Amérique anglaise. Voyages dans la mer du Sud.

Les accessit ont été adjugés à

Placide GENOT, *de Dijon.*
Antoine BUVÉE, *de Gemeaux.*
Amédée OGIER, *de Coulomier, département de Seine et Marne.*

Le premier prix d'Algèbre et de son application aux courbes, a été adjugé à Louis BUZENET, *de Dijon.* Dictionnaire

de Mathématiques et de Physique, par Savérien, 2 vol. in-4°.

Le second prix a été adjugé à Louis-Joseph RENAUD, *de Dijon*. Voyage en Allemagne, 3 vol. in-8°. Lettres sur l'Égypte, par Savary, 3 vol. in-8°.

COURS DE PHYSIQUE.

Professeur, le cit. Pierre JACOTOT.

Le premier prix a été adjugé, par égalité, à Nicolas CHOUPOT, *de Servières*, et Placide GENOT, *de Dijon*. OEuvres de Fontenelle, 8 vol. Physique de Nollet, 6 vol.

Le second prix a été adjugé, par égalité, à Nicolas ADELON, *de Dijon*, et Pierre MASSON, *de Beaune*. Dictionnaire d'histoire naturelle, par Bomare, 6 vol. Lettres sur l'Électricité, 5 vol.

Le troisième prix a été adjugé à Bernard TISSERAND, *de Nuits*. Récréations physiques et mathématiques, 4 vol.

L'accessit a été adjugé à Simon MOREAU, *de Dijon*.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

Professeur, le cit. Nicolas VALLOT, Médecin.

Le premier prix de Minéralogie a été adjugé à Nicolas CHOUPOT, *de Servières*. Histoire naturelle de l'air, par l'abbé Richard, 10 vol. in-12.

Le second prix a été adjugé à Gérard QUIRIN, *de Bruxelles*. Voyage de Sonneret aux Indes orientales, 3 vol. in-8°.

Le premier prix de Botanique a été adjugé à Hugues-Ignace Royer, *de Pontailler-sur-Saône*. Voyages de Tournefort au Levant, 3 vol. in-8°.

Le second a été adjugé, par égalité, à Nicolas Choupot, *de Servières*, et Pierre-Césard Bonnard, *d'Arnay-sur-Arroux*. Démonstrations élémentaires de Botanique, par Latourette et Rozier, 2 vol. in-8°. Lettres d'un Cultivateur américain, par Crevecœur, 2 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à

Simon Moreau, *de Dijon*.
Philibert Driot, *de Pouilly*.

COURS DE LÉGISLATION.

Professeur, le cit. Benigne Poncet.

Le prix a été adjugé à Félix Oudot, *de Dijon*. Œuvres de Montesquieu.

COURS DE DESSIN.

Professeur, le cit. François Devosges.

Le premier prix de Dessin d'après nature, a été adjugé à Jacques Deleuze, *de Dijon*. Histoire d'Hérodote, 7 vol. in-8°.

Le second prix a été adjugé à Henri Feuchot, *de Dijon*. L'Iliade d'Homère, 3 vol. in-8°.

L'accessit a été adjugé à Esprit-Aimé Libour, *de Laval*.

Le premier prix d'Académie d'après le dessin, a été adjugé à Pierre Goin aîné, *de Dijon*. Voyage d'Italie, 8 vol.

Le second prix a été adjugé à Joseph Saintléger, *de Poligny*. Histoire de l'Art, par Winkelmann, 2 vol.

Les accessit ont été adjugés à Lazare Perrin, *de Dôle*, et à Antoine-François Billot, *de Besançon*.

Le premier prix de Tête d'après le dessin, a été adjugé à Jean Royer, *de Nuits*. La vie des Peintres, 6 vol.

Le second prix a été adjugé, par égalité, à Louis-Joseph Renaud, *de Dijon*, et à Jacob Harel, *de Dijon*. Œuvres de Gesner, 3 vol. Jérusalem délivrée. Dictionnaire iconologique, 3 vol.

Les accessit ont été adjugés à Théodore Gillet, *de Dijon*, et à Gabriël Perrin, *de Dôle*.

Le premier prix de Sculpture d'ornement a été adjugé à François Boyer, *de Dijon*. Vies des Peintres flamands et allemands, 4 vol.

Le second prix a été adjugé à Antoine Bontemps, *de Dijon*. Voyage d'Italie, 2 vol. Dictionnaire des Arts, 2 vol.

L'accessit a été adjugé à Jean-Baptiste Michel, *de Dijon*.

Le premier prix de Dessin d'ornement a été adjugé à Charles Ripard cadet, *de Dijon*. Dictionnaire de Antiquités romaines, 3 vol.

Le second prix a été adjugé à Brice QUANTIN, *de Dijon*. Dictionnaire de Peinture, 2 vol. in-12. Dictionnaire des beaux Arts, 1 vol. in-8°.

Les accessit ont été adjugés à Jacques CAUMONT, *de Dijon*, et à NAISSANT, *de Dijon*.

La cérémonie a été terminée par la lecture qu'a faite un des Élèves couronnés, d'une piéce d'éloquence de sa composition, en l'honneur de la vieillesse.

Les Professeurs, et les Élèves couronnés, ont accompagné les différentes Autorités qui avoient assisté à la distribution des prix, lorsqu'elles sont retournées au lieu des séances de l'Administration centrale : ils ont aussi accompagné l'Administration municipale lorsqu'elle s'est rendue à la maison commune. Les Élèves sont allés ensuite à la Salle des spectacles, où l'Administration centrale avoit fait préparer des loges pour les recevoir, ainsi que les Vieillards qui avoient assisté à la fête du matin. Des guirlandes et des illuminations ornoient ces loges. De nouveaux applaudissemens ont annoncé les vainqueurs lorsqu'ils s'y sont placés, et les citoyens de cette Commune ont prouvé par cet accueil, que Dijon n'avoit pas cessé d'être l'une des localités de la République où les Arts et les Sciences étoient les plus cultivés, et où les talens étoient le plus justement appréciés et encouragés.

Pour expédition conforme.

Le secrétaire en chef :

f15a